

## **Séminaire d'été 2021, L'Identification**

Vendredi 27 août 2021

Intervention d'Omar Guerrero

### **Nos corps ainsi découpés.**

**Angela Jesuino** – Bien, on va reprendre et je vais passer la parole à Omar Guerrero qui nous a donné comme titre : « Nos corps ainsi découpés ».

**Omar Guerrero** – Je vais vous proposer donc un exposé que j'aimerais le plus clinique possible, après la lecture de ce séminaire pendant toute l'année, comme beaucoup d'entre vous, dans nos petits groupes de travail et nos séminaires. « Nos corps ainsi découpés », à partir de quelques phrases de Lacan dans ce séminaire, quelques phrases dans les premières leçons – et les toutes premières, comme vous savez, souvent la première leçon où il y a des sujets qui nous paraissent parfois énigmatiques, une leçon, en général, très dense et qui comporte déjà la plupart des éléments qui vont être traités pendant toute l'année dans le séminaire – et d'autres phrases, je pense notamment aux leçons numéro 20 et 21 où, à l'aide des surfaces travaillées, on comprend mieux justement cette densité. Sans nécessairement revenir sur ces surfaces, notamment le tore et le cross-cap, je vais parler des effets du signifiant et de l'importance justement du signifiant.

Dès la première leçon, vous voyez, le fait que Lacan soutienne que le signifiant supporte l'idée d'un sujet, puis qu'il amène la question justement du signifiant comme coupure. Comment comprendre cela ? Parce qu'il peut nous arriver, c'est une question je dirais presque de confort, qui nous guette dans tous nos groupes de travail, c'est-à-dire de se servir de la topologie aussi, de manière confortable, comme si on inventait une néo-langue que seulement les entendus pratiquent ou parlent, alors qu'il s'agit de vérifier, me semble-t-il, c'est le défi que je pense que nos séminaires d'été et notre travail mensuel dans tous nos groupes maintient éveillé, c'est de vérifier au niveau de la clinique justement que ces outils-là, comme le disait justement notre collègue qui parlait juste avant, Janja Jerkov, et comme je l'ai entendu dans les interventions que j'ai pu suivre depuis le début, vérifier que justement que ces outils-là, nous servent, qu'ils éclairent quelque chose, qu'ils ont des effets éventuellement thérapeutiques.

Cette question alors, à partir de cette phrase prononcée par Lacan à un moment donné qui dit que *c'est la coupure qui détermine la surface*, alors qu'on pourrait s'attendre au contraire, c'est-à-dire que notre logique aurait pu nous pousser à supposer que nous avons une surface d'emblée et que nous naviguons dans une surface qui est déjà, qui a déjà ses propriétés par exemple. Comment entendre dès lors le fait que le signifiant comme coupure puisse déterminer une surface ? Il cite d'ailleurs, dans l'une des premières leçons, la leçon 4, la différence entre le signifiant et le signe – et c'est l'un des points d'ailleurs qui sont, pour moi, un axe de travail inauguré par ce séminaire sur *l'Identification* : il s'agit d'un enjeu de présence et absence, leçon 4, par lequel il nous rappelle que la fonction du signe, c'est de représenter quelque chose pour quelqu'un et, un petit peu plus loin, que le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, ces petites phrases que nous avons l'habitude de répéter

ou de situer par exemple au niveau des 4 discours, ici, dans ce séminaire, elles prennent une force particulière.

Comment entendre, justement, qu'un signifiant vienne découper le corps ? Plusieurs d'entre nous pratiquent avec des enfants, des enfants parfois très jeunes et vous êtes sensibles, je le suppose, à tous ces signifiants précisément qui, avant même la naissance de l'enfant, sont venus préparer, sont venus découper ce corps. Le découper avec des signifiants, le rendant apte ainsi à une jouissance, à un partage social. Vous-mêmes, dans vos familles, vous aurez remarqué que lors d'une naissance, il est inévitable, n'est-ce pas ?, de nommer cet enfant, de nommer chaque partie de son corps : il a les doigts de l'oncle Michel, le nez de tatie Dominique ou je ne sais qui... il y a toujours ce forçage qui fait entrer cette chair et qui, ce faisant, établit une surface. On pourrait presque dire, avec nos patients adolescents, une surface de jeu, de ce jeu social.

Un peu plus loin – avant de revenir sur deux exemples cliniques que j'aimerais partager avec vous, pour parler du sujet et du signifiant –, leçon 6, Lacan parle de *la fonction du sujet comme un entre-deux*. Il dit qu'il est dans cette recherche d'outils topologiques pour éviter cette, peut-être trop simple, séparation entre signifiant et pulsion, sachant que le sujet est pris dans cet entre-deux, entre le signifiant et la pulsion.

Je pense que ça fait partie des outils que nous devrions plus souvent mettre au travail, la question de l'entre-deux, articulée à cette fonction du signifiant. Il l'aborde notamment dans cette première leçon mais c'est quelque chose qui va traverser tout le séminaire : c'est la question du nom propre. Le nom propre – et peut-être que d'autres l'ont déjà abordé hier ou avant-hier et ça m'aura échappé dans ce que j'ai pu suivre à distance – comme une invitation que nous fait Lacan, à nous intéresser toujours au nom propre du patient, il dit que ça n'est jamais anodin, ce n'est jamais indifférent plus exactement. Il s'interroge alors sur ce qu'est ce nom propre, il s'appuie, comme vous le savez, sur la linguistique et il rappelle deux définitions qui devraient nous interpeller un peu plus que les autres, celle de Mill et celle de Gardiner.

Celle de Mill, premièrement, qui soutient que le nom commun, contrairement au nom propre, amène un sens à l'objet alors que le nom propre n'a pas de sens, il n'amène pas de sens de l'objet mais plutôt une marque. Lacan fait d'ailleurs référence à l'histoire de cette fée, que vous connaissez, qui marque les portes pour éviter le fléau, récit qui a été repris, qui existe dans plusieurs traditions, qui décrivent la venue d'un personnage qui *marque* les portes pour éviter le fléau, la mort. Une *trace*. Et puis il y a la définition de Gardiner qui conçoit le nom propre autrement : il dit qu'il ne faut pas mettre l'accent sur le sens mais sur le son. C'est à partir de là que Lacan va prendre appui, lui-même, pour parler de la lettre, de l'importance de la lettre pour le nom propre, en soulignant que le sujet ne se confond pas avec le signifiant et que le fait de nommer – ce qu'il appelle *l'émission nommante* – est en rapport avec la lettre.

Ce ne serait donc plus tout à fait un son mais plutôt une écriture. Dès lors si un signifiant représente, il implique, comme vous le savez, un vide, un impossible à combler, une équivocité. Je ne sais pas si vous y avez été sensible mais il y a un endroit, dans l'un des paragraphes où il parle du nom propre, plusieurs fois d'ailleurs, quand il donne l'exemple de l'express de disons 10h15 en affirmant que c'est ça le signifiant : même si la machine, la locomotive, n'est pas exactement la même. Puis il y a un autre exemple qu'il évoque, c'est son grand père, son grand père qui – vous voyez dans une famille, c'est peut-être le cas de certains parmi vous, on peut avoir un Émile à une génération et, deux générations plus tard, un Jacques Émile, le petit-fils, qui porte le même nom et pourtant, ce n'est pas le même. Ça n'est pas le même mais c'est déjà, vous le voyez, un découpage qui est proposé à cet enfant, selon les

traditions, qui l'embarque dans un trajet signifiant qui est le seul, dit Lacan, qui devrait nous intéresser, c'est-à-dire, ce trajet signifiant, le seul qui fait histoire.

Alors, je voudrais m'attarder un tout petit peu sur certaines *situations qui réduisent ce signifiant à un statut de signe*. Il y en a deux que j'aimerais évoquer. La première, que j'ai travaillée un petit peu plus et dont j'ai déjà eu l'occasion de parler – je ne vais donc pas rentrer dans trop de détail, à moins que ça soulève des questions, je pourrais dans ce cas-là, en dire davantage – c'est la question du traumatisme. Comme certains parmi vous le savent, j'ai travaillé pendant une quinzaine d'années dans un centre de soins qui reçoit des personnes victimes de violences politiques et de tortures, des personnes qui ont fui leur pays parce qu'elles ont été victimes de sévices pour des raisons parfois ethniques, parfois religieuses, sexuelles (orientation sexuelle par exemple). Le travail avec ces patients-là m'a poussé à traiter ce que j'appellerai des *situations potentiellement traumatiques*, pour ne pas dire qu'il y aurait quatre types de traumatismes. Je préfère dire, pour être cohérent avec nos lectures et nos travaux, que ce qui va nous intéresser n'est pas « le traumatisme d'un patient », mais davantage *ce qui fait traumatisme pour un sujet*.

Je les appelle situations potentiellement traumatiques. Elles sont quatre, que je vais nommer rapidement, avec leurs différences :

- La première situation et probablement la plus, disons, « facile à traiter », serait la dite catastrophe naturelle qui peut bien sûr faire traumatisme.
- En deuxième, il faudrait considérer l'accident ou l'agression, avec des nuances pour l'un comme pour l'autre, mais qui, contrairement à la catastrophe naturelle qui nous met en rapport avec un grand Autre, l'accident ou l'agression met en lien un semblable – un petit autre – avec une part de hasard qui, comme vous le savez, renvoie aussi au grand Autre.
- En troisième, un petit plus difficile à traiter, je dirais, l'attentat. Et j'aurais aimé ne pas faire de lien mais, vous suivez l'actualité – c'est très important de le faire d'ailleurs – et vous savez qu'il y eu un attentat à Kaboul, ce qui ne fait plus surprise, qu'il y a une douzaine d'Américains qui ont été tués. Voilà ! On le voyait venir, on y est. Vous vouliez savoir avec quoi, on pouvait accompagner une pandémie, on va peut-être avoir d'autres éléments pour enrichir cette période qui n'est déjà pas très simple. Alors pour l'attentat l'exécutant est également un petit autre mais qui se revendique d'un grand Autre, d'une instance suprême politique, religieuse, ethnique. Selon les époques, les contextes ne sont bien entendu pas toujours les mêmes. Aujourd'hui l'Occident est plus confronté à des groupes extrémistes islamiques, par exemple, mais les collègues Irlandais – je ne sais pas s'ils nous suivent à distance – sont bien placés pour savoir combien le conflit religieux entre catholiques et protestants a laissé des traces. En Espagne vous avez l'exemple des attentats au Pays basque mus par d'autres idéaux.
- Et en dernier ce serait la violence politique. La violence politique comme, peut-être, l'exemple le plus difficile de situation potentiellement traumatique dans le sens où c'est l'appareil symbolique même d'un pays – qui devait être le garant, le garant de ce découpage dont nous parlions, qui nous rend aptes à la jouissance et au commerce social et sexuel – qui dysfonctionne. Cet appareil dysfonctionne, non pas parce qu'il y aurait des pays où il y a de la corruption et d'autres non – non, non, ça existe dans tous les pays du monde ! – mais il dysfonctionne au niveau de ce que je vais appeler l'enjeu de présence/absence : c'est-à-dire que ce qui devrait être absent, pour faire autorité, s'y trouve présent et s'y légitime par l'autoritaire. Vous savez, je ne fais que le rappeler, que l'autorité s'installe par une absence, c'est ce qui nous permet de partager un espace social, c'est ce qui nous permet, même en absence de feu rouge, d'organiser la circulation, la jouissance d'un espace de circulation.

Ce premier cas de signifiant dont l'espace de représentation, de vide qui permet l'équivocité, et rempli, obturé par une présence qui le fait alors fonctionner comme signe. Ce premier cas est celui du traumatisme, de la situation traumatique, la situation potentiellement traumatique, situation qui fait traumatisme parce que justement là où le signifiant devrait faire autorité, départager l'échange entre deux interlocuteurs, c'est le signe, c'est la présence, qui met en place une sorte de duel inquiétant. C'est quelque chose de *psychotisant*, un très curieux effet de discours chez ces patients-là, c'est quelque chose de très prégnant.

Si le traumatisme était un premier exemple, le deuxième – peut-être un peu plus actuel et partagé par nous tous – c'est la science. La science risque également de réduire le signifiant à un statut de signe, c'est-à-dire que, dans ce partage que nous avons entre semblables où il y a toujours l'équivocité, toujours la possibilité du malentendu, la science et ce n'est pas seulement en France aujourd'hui, pour une fois, nous sommes mondialisés dans la plus grande confusion. Vous le voyez, d'un pays à l'autre, vaccin/pas vaccin, masque/pas masque, intérieur/extérieur, pass sanitaire... Nos corps sont réduits à des codes-barres, ou ce qu'on appelle maintenant un QR Code, que vous avez peut-être tous dans vos poches. Un QR Code qui vous dit de quel côté vous êtes et qui dit ce que vous êtes par petit écran interposé.

J'aimerais revenir un instant à ce que disait Lacan, je crois que c'est page 200 dans notre dernière édition du séminaire, en parlant du névrosé et du signifiant. Je pense que justement, nous risquons de réussir ce que Lacan craint par rapport au névrosé quand il dit que celui-ci veut transformer, que le névrosé veut *transformer le signifiant en ce dont il est le signe, il veut effacer l'effacement*. Vous me direz, ça, ce n'est pas nouveau, nous l'entendons tous les jours sur nos divans mais nous risquons, en effet, de réussir, nous aussi, si nous ne critiquons pas, si nous ne gardons pas éveillés l'équivocité possible, le malentendu possible, nous risquons de réussir à réduire nos échanges à un statut de signe, qui est beaucoup plus confortable, qui est beaucoup plus pragmatique, qui vous permet de franchir des frontières, des portiques à l'aéroport rapidement.

Dès lors ma seule hypothèse, peut-être un peu plus nouvelle que ce que je viens de rappeler et que vous connaissez après nos lectures communes, c'est que le social s'étant un peu déplacé, il y a quelques décennies, nous avons un social qui était, comment dire ?, un repère – écrivez-le d'ailleurs comme vous voulez [repère/repaire] –, un peu plus clair. Ce référent permettait que ce malentendu circule, que nous cohabitons avec ce malentendu et que nous soyons habitués à ce malentendu qu'installe le signifiant par sa découpe. Il était question d'être habitué à ce qui manque, à ce qui chute ou bien – pour reprendre, parce que je pense que c'est l'une des grandes avancées de ce séminaire – de nous éclairer par rapport à l'objet *a* et à son statut. Je crois que c'est Bernard qui l'a dit hier en parlant de l'objet *a*, il s'agirait d'un statut de trou et non pas d'objet, autrement dit, de trouver quelque part, d'attraper, d'arriver à saisir l'objet comme trou. Que voudrait dire ce « faire signe » aujourd'hui comme la science nous y invite et comme la politique nous l'impose ? Nous pouvons constater que le social contemporain cherche à combler ce trou, mais surtout à l'objectiver, à le mercantiliser.

J'aimerais terminer avec, au moins, un cas clinique. Puisque la question posée par ce séminaire, c'est aussi comment – et je vais reprendre la question soit du traumatique, soit de la science –, comment après un moment vécu comme traumatique, après une rencontre que l'on peut supposer traumatique, comment rétablir le fantasme ? Le fantasme comme coupure qui sépare et qui réunit en même temps. Comment, dans de telles situations, permettre de nouveau un lien social ? Comment faire que la coupure de notre intervention, en tant qu'analyste, ne soit pas celle qu'on attend sur les plateaux télé, celle qu'on attend de plus en plus dans les consultations : une réponse pleine. Comment garder notre cap analytique pour introduire une réponse qui fasse coupure et qui renouvelle quelque chose de l'opération signifiante ? Je vais tenter d'évoquer deux cas.

Le premier, c'est une simple, j'allais dire, énonciation mais pour le deuxième, j'aimerais dire un peu plus. Donc pour le premier, il s'agit d'une patiente d'origine étrangère qui est inquiète de ne pas obtenir de plaisir lors de la rencontre sexuelle. Elle est dans la croyance – et ça, ça fait déjà partie de l'interprétation – que cette rencontre ne serait possible et pleine que dans sa langue maternelle. Mon intervention, sous forme de question, vient ouvrir pour elle, pour la première fois, le fait que même dans sa langue maternelle, cette rencontre ne serait pas totale, par exemple. Elle est surprise. Puis la coupure est repérable par nos outils topologiques, ainsi que les effets sur ce que nous pourrions appeler sa surface subjective.

Le deuxième cas – et je vais m'arrêter sur ce cas – est un patient qui vient d'un pays étranger également, qui, chose de plus en plus rare, a obtenu un statut de réfugié politique puisque les sévices qu'il a pu évoquer, notamment les certificats médicaux, lui ont permis de prouver qu'il avait été victime. Je ne sais pas si vous le savez mais le droit d'asile fonctionne à l'envers de tous les autres droits : dans le droit d'asile, vous devez prouver que vous avez été victime et amener des preuves, des certificats etc. Parmi ces preuves, des cicatrices – vous voyez, des découpes réelles au niveau du corps – qui parlent, mais qui parlent justement du côté du signe. Alors ce patient, il a obtenu le statut de réfugié politique, il a bénéficié d'un suivi médical et psychologique, il a trouvé un travail et décide d'arrêter ces prises en charge. Il devrait aller bien mais après deux ans d'absence, il revient me voir, cette fois-ci à mon cabinet, en payant ses consultations. Le motif de son retour, ce sont des douleurs, il a des douleurs au niveau des pieds mais les médecins ne trouvent rien : les IRM, radiographies, échographies et autres explorations ne donnent rien, on ne peut rien objectiver – et je vous prie d'entendre ce « objectiver » précisément du côté d'une recherche de positivation, de présence de l'objet. Il se plaint de douleurs introuvables.

Ce patient éclaire la question que je posais tout à l'heure, c'est-à-dire quel type d'intervention pouvons-nous avoir en tant que clinicien pour rétablir quelque chose qui serait de l'ordre du fantasme ? Alors que pour lui, le fantasme a été une *rencontre réelle* avec son bourreau, il a été violé, frappé etc. Comment faire maintenant pour que la rencontre avec les autres, les petits autres, se passe au niveau du fantasme, entendant le fantasme comme fenêtre et coupure ? Arrivera-t-il à se déprendre de ce qu'il appelle lui-même, au bout de plusieurs mois de suivi, une *nostalgie de cette rencontre traumatique* ? Car il décrit une rencontre traumatique d'une telle puissance, qu'il a du mal à sortir d'un état de fascination, comme s'il nous disait : « J'ai eu l'objet entre les mains ! Comment maintenant pourrais-je faire sans ? Comment je vais supporter maintenant que ce soit un trou ? »

Cette question nous est adressée par quelqu'un qui a vu ce flash, comme ça, de l'objet. C'est une question qui nous est adressée à nous tous et que nous aurions intérêt, en tant que cliniciens, à remettre à l'ouvrage. Alors je vais m'arrêter là-dessus pour répondre aux questions éventuelles que soulève notre travail. Merci.

## Discussion

**Angela Jesuino** – Merci beaucoup Omar pour cet exposé effectivement clinique et avec la précision avec laquelle tu as pu penser comme ça l'architecture de ton travail dans le séminaire de l'année.

**Annie Delannoy** – Il faut voir tout ce que je vais pouvoir dire là. Alors, ça résonne effectivement avec une clinique qui est un peu nouvelle pour moi mais du coup j'entends, j'ai entendu votre exposé à l'aune de ce travail que je peux faire avec des personnes effectivement ayant été violentées et maltraitées. En vous écoutant – parce que la question que vous posez, c'est comment faire pour finalement ramener, alors comment on pourrait dire, je vais dire ramener une victime au sens

scientifique du terme à son statut de sujet d'être parlant ? Du coup, comment peut-être faire pour ramener le malentendu qui est inclus dans ce que parler veut dire ? Donc ramener quelqu'un dans un rapport à l'autre *pacifié* et qui implique, voilà comment faire pour qu'il « réhabite » le langage ? On pourrait dire comme ça, voilà.

**Omar Guerrero** – Comment faire ? Si vous permettez juste une incise puisque vous venez de le dire : comment faire passer quelqu'un d'un rapport à l'autre qui serait marqué par un « pas s'y fier » à un rapport « pacifié » ?

**Annie Delannoy** – Alors effectivement, ça raisonne avec cette clinique et ça m'a fait penser aussi à un roman qui s'appelle *Croire aux fauves* (de Nastassja Martin, Gallimard, 2019), c'est quelqu'un qui raconte sa rencontre avec un ours qui lui arrache la mâchoire. Jje ne sais pas si vous avez lu ce roman et qui est tout à fait intéressant parce que elle a besoin, on va le dire comme ça ou en tout cas, c'est le trajet qu'elle fait pour se sortir de ce qui a été une rencontre plus que traumatique – qui rentrerait alors dans la catégorie de l'accident, ce que vous pointiez dans l'une des quatre figures du traumatisme, enfin des quatre catégories du traumatisme – et il me semble que son trajet, que le trajet qu'elle propose, qui aboutit à ce travail d'écriture. C'est de pouvoir en passer par un récit où elle va donner, je vais le dire comme ça, mais un statut à cet ours qui la dévore, une transcendance, elle va le « réinstaurer » comme un autre transcendant et, du coup, on pourrait dire qu'il y a un renversement parce que, finalement, elle explique comment elle incorpore l'ours, voilà elle en fait quelque chose qui vient la constituer dorénavant. Et je me disais que, peut-être, il a fallu qu'elle passe par essayer de trouver un sens à ce qu'il lui était arrivé pour pouvoir ensuite vivre avec ce qu'il lui est arrivé et j'ai pensé à ce roman parce que je trouve qu'il conjoint à la fois ce que vous dites de ce passage du signifiant au signe dans le traumatisme, du fait de l'agent du traumatisme, on pourrait dire comme ça. Et puis de comment elle est prise dans le discours de la science, puisqu'elle va passer par un tas d'opérations etc... et à un moment, elle va dire stop d'une certaine façon pour se débrouiller avec ce qui lui est arrivé. Je fais ce petit détour parce je trouve que, en même temps, quand je reçois, moi, ces jeunes qu'on appelle les mineurs non accompagnés (MNA), très scientifiquement aussi, ce que je trouve assez extraordinaire, c'est, d'une part, leur appétence à apprendre la langue du pays d'accueil et, d'autre part, la façon dont ils dévorent les livres et notamment les livres qui racontent des récits de migration. Je me suis dit en vous écoutant que, peut-être, c'était une façon, en effet, d'en passer par un récit. C'est-à-dire que, peut-être, face à ce réel qui est venu s'inscrire dans leur corps, qui effectivement est demandé comme preuve scientifique, afin de prouver qu'ils sont bien victimes, de passer par le symbolique pour pouvoir « imaginer » un peu ce qui leur est arrivé et donc mettre des mots pour pouvoir imaginer, remettre en route la fonction imaginaire et arriver. Alors je vais revenir avec mon mot de *pacifié* mais peut être un rapport pacifié au réel et à pouvoir envisager quelque chose là maintenant au moment où ils en sont, c'est à dire *reprendre leur statut de sujet désirant*. Et enfin je trouve qu'on a une responsabilité clinique effectivement à les accueillir de cette place, de leur reconnaître cette position de sujet désirant. Voilà, c'était un des points, voilà, je voulais dire ça.

**Omar Guerrero** – Merci et ça me permet de rebondir sur un autre point d'actualité pour essayer de vous répondre. Le récit, cette mise en mots qui permet que la rencontre traumatique, celle qui, traumatique donc – vous connaissez ces jeux de mots de Lacan, du « trou-matisme » et du « trop-matisme », c'est à dire ce qui dépasse l'entendable, ce qui ne s'enregistre pas au-delà d'un certain seuil. Ceci nous concerne tous, nous tous. On aurait tort de penser qu'il s'agit de considérations pour les migrants, seulement pour ceux qui campent sur certaines de nos places ou sur les abords du périphérique à Paris. Non, ceci nous concerne nous tous. Il arrive que des situations extrêmes nous permettent effectivement de mettre l'accent sur un point théorique ou de développer des outils pour la pratique, mais cela concerne tous nos patients. Tous les patients qui viennent consulter. Il est question de *mettre en mots*, c'est-à-dire raconter. À ce propos, il y a ce passage dans le séminaire sur *L'Identification*, l'intervention de Piera Aulagnier où elle parle du coït, de la jouissance, du fait de parler : elle disait que parler, c'était déjà un après coup. Il y quelque chose de cet ordre-là aussi par

rapport au traumatisme, c'est-à-dire que le fait d'en parler, c'est déjà en faire une histoire, c'est sortir de ce moment fugace de la saisie ou du réel, de la rencontre réelle. Et ce qui est cocasse, c'est qu'il est déjà arrivé que certains de ces migrants achètent des récits, vous savez qu'à Barbès, on peut en acheter, selon votre nationalité, vous choisissez. Mais il est triste d'apprendre qu'à l'Ofpra ou à la CNDA, pour obtenir votre statut de réfugié politique, on leur a répondu : « Écoutez, si vous êtes le 40ème chauffeur de Mobutu, ça ne passera pas, il vaut mieux que vous racontiez vraiment ce qui vous est arrivé ! ». Le fait de raconter a des effets thérapeutiques, c'est-à-dire qu'il y aura un récit forcément parcellaire, mais ce seront des signifiants que le patient mettra là-dessus. Certains de ces patients vous disent : « Je ne sais même pas comment ça s'appelle ce qu'on m'a fait ! ». Oui, alors comment on va l'appeler ? Comment on va l'appeler ? Comment on s'appelle ? C'est pour ça aussi que la question du nom propre dans ce séminaire vient nous dire quelque chose de fort à propos du statut du signifiant.

**Angela Jesuino** – Avant de passer la parole à la salle, j'ai deux petites remarques si vous me permettez, par rapport à ces patients où la question de la nostalgie de la rencontre traumatique de l'objet, si j'ai bien entendu, et de comment faire face à ces troubles, parce que ça, c'est un point capital dans le suivi de ces patients. On voit que, des fois, ils reculent face à ça, ils reculent, ils ne peuvent pas y aller, ils font machine arrière, voire interrompre le suivi. La deuxième remarque, c'est que j'étais très intéressée qu'Annie reprenne cette question de *Croire aux fauves*, parce qu'il y a là quelque chose qui est de pouvoir penser le réel comme fauve, ou le fauve comme le réel, faire quelque chose avec ce réel-là, il ne s'agit pas de croire au réel mais tout le travail qu'elle fait pour incorporer quelque chose de l'ours, il y a aussi quelque chose à faire avec ce fauve-là. Enfin, c'est une petite remarque, je passe la parole.

**Bernard Vandermersch** – Oui, quand je suis intervenu, je n'ai pas dit que, je n'ai pas parlé du trou, j'ai dit que la simple définition du signifiant – un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant –, ça ne mordait sur rien, ça pouvait très bien être un sujet mort, un sujet fictif et que la question justement d'employer le mot pur trou me fait difficulté car cet écart, encore faut-il qu'il puisse être soutenu. Je crois que l'objet *a* ne peut pas s'entendre autrement que comme un différentiel de jouissance qui vient pallier cette carence d'un garant de la vérité dans le discours. Mais que, *in fine*, c'est vrai parce que je le jouis comme ça. Alors le traumatisme, il se fait que j'ai aussi écrit un petit topo qui s'appelle : « Une psychose peut-elle être d'origine traumatique ? » Effectivement, ce que tu dis très bien, c'est que le traumatisme donne une garantie trop forte sur ce que c'est la volonté de l'Autre, on ne peut plus parler du désir de l'Autre. Et que la garantie que nous donne notre fantasme quant à la vérité de notre désir est bien plus fragile et qu'il faut tout le temps l'entretenir et si, en plus, on cède un peu trop sur son désir, on finit par se régler sur la demande de l'Autre exclusivement et donc, comme disait Lacan, on ne sait plus très bien s'orienter dans la vie. Alors, évidemment, un traumatisme, c'est une horreur mais ça vient quand même malheureusement donner une telle garantie de ce qu'il y a, d'une vérité vraie absolue que on a beaucoup de peine à décoller le sujet de cela et qu'en dehors de la répétition du trauma et même quelquefois, ils n'en veulent même pas en parler du tout. Il est très difficile effectivement de redonner un peu ce goût de la vie par ce différentiel et c'est ça qui me semble important. Comment circuler entre l'absence, la limite du sens, la limite des jouissances ? Est-ce que, comme dans l'exposé de Janja, une absence de sens mais compensée aussi par une entame aussi dans la jouissance du corps, est-ce qu'il ne faut pas quand même maintenir perpétuellement une circulation dans les entames pour que quelque chose subsiste de cet objet cause du désir ? Et que d'en faire un pur trou nettoyé de tout, est-ce que ce n'est pas, en fin de compte, l'abolir et compacifier totalement et ne faire que des sujets morts ? Voilà, c'est la question que je me posais à propos de cette expression pur trou.

**Omar Guerrero** – Merci pour ta remarque qui rend les choses plus claires. Effectivement, par rapport au statut et, pour moi ça serait une réponse d'ailleurs à ce que venait de dire Angela, qui est, pour moi, une vraie hypothèse de travail : comment – question de jouissance –, comment faire pour lâcher l'ours ? Lâcher, s'en déprendre après cette rencontre qui amène une preuve. Charles Melman parlait d'ailleurs, je ne sais plus où, dans un séminaire il avait parlé d'un « néo-sujet ». Voilà, c'est-à-dire un

sujet qui dit : « J'ai la preuve, j'ai l'acte de naissance, pour ainsi dire, il y a eu rencontre et je sais ce que j'ai perdu ! ». Alors que nous autres, nous nous baladons avec le doute. Il y a là une vraie question clinique, je trouve.

**Jean-Luc Cacciali** - Oui, merci beaucoup Omar et puis toujours cette clinique très fine du traumatisme et les points nouveaux que tu amènes aujourd'hui. Mais pour en rester à cette question que tu as beaucoup abordée, qui peut paraître classique du traumatisme, il y a sur cette petite nuance très importante que tu amènes qui est, les circonstances, s'intéresser aux circonstances potentiellement traumatiques. Pour autant, cette question donc après dans le traitement du traumatisme et du fantasme et en même temps, ça nous indique que, pour qu'on puisse parler de trauma même de circonstances potentiellement traumatiques, il faut déjà être dans le symbolique donc d'une certaine façon, la clinique du traumatisme, c'est aussi une clinique du symbolique. Je dis cela parce que si le traumatisme viendrait faire garant absolu et donc il faut déplacer de cette notion. Pour autant, est-ce qu'un sujet ne doit pas passer – même si c'est un « néo-sujet » comme tu viens de l'évoquer –, est-ce qu'il ne doit pas, pour autant, passer par : « Je suis traumatisé » ? Pour que tu puisses lui faire entendre que, néanmoins, ce qui importe, ce dont on va parler, c'est les circonstances potentielles, même si elles sont potentiellement mais en tout cas, des circonstances traumatisantes, c'est-à-dire quand même, là, on est déjà dans le symbolique. Alors ma question ce serait : aujourd'hui où le symbolique pour le moins défaille, est-ce qu'on est encore dans le traumatisme ? Le traumatisme étant, pour le définir un petit peu vite mais rencontre d'un réel qu'on ne peut pas symboliser. Mais pour autant ça, c'est déjà dans un symbolique, on ne peut pas le symboliser, on ne peut pas symboliser cette rencontre mais ce qui veut dire que, quand même, on fonctionne dans le symbolique, que ce sujet-là fonctionne dans le symbolique. Est-ce qu'aujourd'hui où le symbolique, pour le moins, défaille, comment est-ce qu'il n'y aurait pas à reprendre la notion même de traumatisme d'une autre façon ? Et on pourrait du coup ne pas s'étonner que le sujet soit même perplexe, n'évoque même pas la question du trauma, ne sache pas ce qu'il lui est arrivé, sans pour autant le formuler comme traumatisme.

**Omar Guerrero** – Je te remercie pour ta question, ta remarque. Je pense que ce séminaire nous fournit des outils de lecture pour ce qui se passe aussi aujourd'hui. Je ne vais pas rentrer par exemple dans cette polémique – qui est très tentante – de vaccin, pas vaccin, parce qu'on n'a pas le temps. Mais effectivement, il y a quelques heures, j'étais dans un pays à dix mille kilomètres où, contrairement à ce qu'a dit l'État Français face à une pandémie qu'on a tous beaucoup de mal à maîtriser et qui a rendu notre semblable, pour ne pas dire notre prochain menaçant, menaçant. Il ne faut plus un poinçon ou une fenêtre fantasmatique pour s'approcher de l'autre... mais un masque. On ne sait plus si on doit se serrer les mains ou s'embrasser. On est en plein milieu de ce doute aujourd'hui. Alors il y a quelques heures, j'étais en Équateur et alors, contrairement à ce qui est arrivé ici, leur président est passé à la télé, pour dire : « Écoutez, chers concitoyens, l'État n'a pas les moyens de vous protéger, il n'y a pas de chômage partiel comme en France – ça, c'est pour les pays du premier monde, alors débrouillez-vous ! S'il vous plaît, débrouillez-vous ! ». Est-ce que ce qui est traumatique ici, le serait là-bas par exemple ? Est-ce qu'il faut cette base du symbolique, comme tu dis ? C'est pour ça que je parlais d'entretenir quelque chose de ce malentendu, parce que quand c'est imposé et c'est pour ça que j'évoquais la polémique vaccin/pas vaccin, dictature/pas dictature etc... ça peut nous mener loin. Il faut savoir que nous avons des outils dans notre travail quotidien, au cabinet, dans nos réunions de travail, pour faire vivre quelque chose de ce symbolique parce que c'est à partir de là qu'on peut échanger, c'est là que notre échange peut se situer, nos débats j'allais dire pacifiques – ou non d'ailleurs ! – mais quand il s'agit de signe l'autre est une menace réelle. Il y a des échanges auxquels j'ai pu assister, comme vous certainement, où on en venait aux mains pour une histoire de masque ou de vaccin.

**Thierry Roth** – Oui Omar, merci beaucoup pour tout ce que tu amènes, c'était juste une petite remarque sur le fait que, ce que tu décris bien comme le flash de l'objet et de la jouissance dans le traumatisme – tu devines ma question probablement –, ça rends compte de la clinique de certaines toxicomanies, pas toutes puisque certaines sont plus évolutives, mais il y a vraiment des toxicomanes

qui vous disent que quand ils ont rencontré leur produit, ça a fait effraction traumatique, on pourrait dire comme ça. Et avec ce phénomène que Bernard rappelait tout à l'heure, moi je le dirai comme ça, quelque part, ça fait signature et quelque part, ça guéri presque la névrose antérieure, c'est-à-dire que, finalement, tous les problèmes d'avant le traumatisme paraissent dérisoires, ce dont ils se plaignaient avant, papa, maman, la femme, le mari, tout ce que tu veux, tout ça ne pose plus de problème, ce qui pose problème et ce qui fait leur signature et qui les fige – c'est bien ça le problème –, c'est le traumatisme et, éventuellement, la toxicomanie. Tout l'enjeu, c'est d'arriver à remettre cette dialectique et d'arriver à retrouver la structure subjective qui est comme opacifiée par cette rencontre traumatique.

**Omar Guerrero** – Cela rejoint ce que disait d'une certaine manière Jean-Luc à l'instant aussi et que j'avais oublié dans ma réponse (mais ton *flash* me permet d'y revenir). C'est que ce risque ne concerne pas que nos patients mais nous aussi. Nous aussi. Pour avoir travaillé dans des lieux où la question du traumatisme était central, le fait de parler de structure par exemple – ce qui était pour moi une façon justement de « pacifier le débat » et d'aller chercher, un peu comme ta question Jean-Luc : de se demander si ces phénomènes surviennent davantage quand il y a du symbolique ou bien qu'en est-il des psychoses traumatiques – alors disais-je, le fait de parler de structure permettait dans ces lieux de soin, d'approfondir la question et de ne pas s'arrêter à l'anecdotique. Parler de structure nous permet, un peu comme la topologie, d'aller au-delà sans cette petite jouissance d'un objet brûlant qu'on aurait là comme un symptôme princeps.

**Thierry Roth** – Oui d'autant que l'objet n'a pas la même conséquence selon le sujet.

**Annick Perrin** – Moi, je voudrais poser une question. Je voulais juste vous demander si vous aviez lu le texte de Monsieur Melman : « Kaddish pour les enfants perdus ». Voilà, c'est-à-dire que les enfants de la guerre, on n'est pas nombreux, voilà, on s'est débrouillé avec cette horreur. Je pense qu'il y a quelque chose à entendre de ce texte et de ce qui s'est passé après, pour nous, du côté du traumatisme, du côté de ce qu'on en a fait, du côté de ce qu'on a écrit.

**Omar Guerrero** – Bien sûr ! Bien sûr que nous l'avons lu, je ne pense pas être le seul et quand je dis lu, ce n'est pas seulement d'une lecture simple mais j'ai été très touché par ce texte-là, à plusieurs niveaux. Mais bien sûr qu'il faut le lire et bien sûr qu'il faut entendre, il faut entendre des témoignages comme celui-là. Le Centre où j'ai travaillé s'appelle toujours Primo Levi et si ce nom a été demandé à la veuve de Primo Levi, c'est par son rôle justement de témoignage, c'est-à-dire de parler et il faut, il faut parler, il faut faire un récit comme on le disait, pour que ce soit partageable, pour qu'on puisse dire qu'il y a un après.

**Lene Scharling** – Par rapport au trauma, essentiellement, le sexuel, c'est traumatique, pour nous tous, il me semble, Melman le dit aussi. Donc qu'est-ce que c'est ? C'est cette différence, ce manque, absence, on l'a entendu plusieurs fois, c'est cette différence qui s'inscrit par le même, pas le même donc question de rapport, ce rapport qu'il n'y a pas, c'est assez traumatique.

**Omar Guerrero** – Absolument ! Et je complète simplement comme un clin d'œil : souvenez-vous de l'étymologie du mot sexe, c'est la coupure, *secare*.

**Angela Jesuino** – Je pense qu'on peut s'arrêter là-dessus Omar. Merci.

**Omar Guerrero** – Merci !

Transcription : Sophie Perrot